

GEORGES VALANCE LE PHÉNIX FRANÇAIS

*ou comment la France
s'est toujours relevée
de Charles V à de Gaulle*



Flammarion

GEORGES VALANCE

LE PHÉNIX FRANÇAIS

*ou comment la France s'est toujours
relevée de Charles V à de Gaulle*

Il y a bien un miracle français : une étonnante capacité à renaître, telle le phénix, de ses cendres, et que soulignait en son temps Raymond Aron : « Nous avons souvent dégringolé après être montés, mais mystérieusement, nous avons toujours réussi à ressusciter. »

D'où vient cette capacité de rebond ? Comment la France parvient-elle à passer de l'effondrement au redressement, de l'humiliation à la gloire, de la banqueroute à la prospérité ?

Pour élucider ce paradoxe, Georges Valance revient aux sources de l'histoire de France. Il en explore les plus fortes crises. Terrassée par l'Anglais pendant la guerre de Cent Ans, déchirée par les guerres de religion, et un siècle plus tard par les dissensions de la Fronde, laminée par les guerres révolutionnaires, humiliée par l'Allemagne en 1870 puis de nouveau en 1940... Et cependant, alors que s'élevait déjà la plainte des « déclinologues » de l'époque, la France a su, chaque fois, sortir du gouffre et retrouver son rang.

« On ne modernise pas un pays à partir de ses échecs, mais en démontrant la possibilité du changement à partir de ses succès », nous avertit Nicolas Baverez. C'est l'ambition de ce livre. En nous rappelant comment les Français sont parvenus à surmonter les pires heures de leur histoire, Georges Valance nous offre une formidable leçon d'optimisme – et aussi une incitation à l'action.

Après avoir dirigé L'Expansion de 2002 à 2005, Georges Valance est aujourd'hui directeur délégué de la rédaction de L'Express. Il est l'auteur d'essais (dont Le Retour de Bismarck, prix Aujourd'hui, 1990) et d'une biographie (Hausmann le Grand, 2000).

Photomontage d'après
photo de Paris : © Bettmann/CORBIS
All Rights Reserved.
Photo de visage :
© Gaston Paris/Roger-Viollet

LE PHÉNIX FRANÇAIS
ou Comment la France s'est toujours
relevée de Charles V à de Gaulle

Du même auteur
chez le même éditeur

Haussmann le grand, Paris, Flammarion, 2000

Histoire du franc : de 1360 à 2002, Paris, Flammarion,
1998

La Légende du franc : de 1360 à demain, Paris, Flammarion, 1996

Les Maîtres du monde : Allemagne, États-Unis, Japon,
Paris, Flammarion, 1992

France-Allemagne : le retour de Bismarck, Paris, Flammarion, 1990. Prix Aujourd'hui

Georges Valance

LE PHÉNIX FRANÇAIS

ou Comment la France
s'est toujours relevée
de Charles V à de Gaulle

Flammarion

© Éditions Flammarion, Paris, 2006
ISBN : 2-08-210573-3

Composition Nord Compo
Villeneuve-d'Ascq

N° d'éditeur : L01EHBNU0573N001
Dépôt légal : septembre 2006

À mon père, à ma mère

Introduction

PAUL VALÉRY, dans ses *Regards sur le monde actuel*, s'étonnait en 1927 : « L'histoire de la nation française offre un tableau de situations extrêmes, une chaîne de cimes et d'abîmes plus nombreux et plus rapprochés dans le temps que toute autre histoire n'en montre¹. » Cinquante ans et une guerre mondiale plus tard, Raymond Aron exprimait la même surprise avec d'autres mots : « Nous avons souvent dégringolé après être montés mais mystérieusement, nous avons toujours réussi à ressusciter². »

D'où vient cette extraordinaire capacité de rebond ? Quelle est cette destinée qui fait passer

1. Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », *Œuvres*, t. II, 1993, p. 991.

2. Débat avec Alain Peyrefitte sur *Le Mal français*, Plon, 1976.

la France de l'effondrement au redressement, de l'humiliation à la gloire, de la banqueroute à une insolente prospérité, et cela dans des laps de temps extrêmement courts ? Je n'aurai certes pas la prétention de résoudre ce mystère ni d'interroger les gènes du peuple français et les rapports réciproques « qui se sont forgés au cours des temps entre lui et la terre qu'il habite » (Valéry, toujours). Mon projet est plus modestement de raconter six de ces périodes de crise, toutes suivies d'un spectaculaire redressement, et de montrer comment, chaque fois, le pays sombra dans la plus grande détresse politique, militaire, financière, économique, avant qu'un *leadership* fort le fît sortir du gouffre. « *Leadership* fort » me paraissant un concept plus neutre que la notion bonapartiste d'homme providentiel qui, comme chacun sait depuis Marx, n'existe pas.

En tout cas, qu'auraient prédit les « déclinologues »...

– au soir du 19 septembre 1356, lorsque le roi Jean le Bon, vaincu sur la colline de Maupertuis, aux portes de Poitiers, part en captivité en Angleterre, laissant un royaume ravagé par la peste et la guerre, aux frontières terriblement rétrécies et aux finances grevées par une colossale rançon ?

– en mai 1590, lorsque Henri IV, toujours huguenot, assiège et affame Paris occupé par les troupes de ce roi d'Espagne qui vient de proposer tout de go au Parlement et à la noblesse catholique

de donner la couronne de France à l'infante Claire-Isabelle, sa fille ?

– la nuit du 9 février 1651, lorsque les Parisiens soulevés par la Fronde défilent devant le lit de l'enfant roi Louis XIV pour vérifier que celui qu'ils retiennent ne leur a pas échappé ?

– le 4 février 1797, lorsque le Directoire démontre le papier-monnaie révolutionnaire entérinant une dévaluation « weimarienne » de 99,966 % qui précède une banqueroute de l'État ?

– le 26 février 1871, lorsque Thiers, les larmes aux yeux, est contraint de signer les préliminaires de paix cédant au II^e Reich l'Alsace-Moselle en plus d'une rançon également colossale de cinq milliards de francs-or ?

– le 21 juin 1940, lorsque Hitler reçut la capitulation de la France dans le wagon de Rethondes et fut le témoin réjoui du « plus atroce effondrement de notre histoire¹ », dont nous ne sortîmes qu'en deux temps, en 1945 grâce à la victoire des armées alliées, puis en 1958 avec la chute d'un régime discrédité au bord de la faillite ?

Chacune de ces crises est certes particulière et ne ressemble à aucune autre, ni *a fortiori* à la situation actuelle. Mais, sans faire de rapprochements aussi hâtifs qu'anachroniques, on retrouve des points communs dans ces six épisodes égrenés au fil des siècles. L'histoire de France a connu bien d'autres

1. Marc Bloch, *L'Étrange Défaite*, Gallimard, « Folio histoire », 1990, p. 29.

dramas, mais peu ont réuni comme ceux-là ce qu'on pourrait appeler les marques de la crise totale : à chaque fois ou presque, le pays est au bord du gouffre ; à chaque fois ou presque, il doit faire face à une menace extérieure et/ou à une guerre civile ; à chaque fois, l'autorité de l'État est bafouée et les institutions sont en capilotade ; à chaque fois, les finances publiques appellent la « hideuse banqueroute », la monnaie va à vau-l'eau et la récession menace ou emporte l'activité économique.

Et, à chaque fois, s'est élevée la plainte du déclin. Comme aujourd'hui, bien que la crise qui frappe la société française ne connaisse heureusement pas la gravité des « six » mentionnées. Née pour une large part de la modification des rapports de force mondiaux et de l'apparition de nouveaux champions industriels comme la Chine et l'Inde, la crise actuelle conduit inéluctablement à faire des comparaisons, à dresser des inventaires, à établir des classements. À l'évidence, la France rétrograde en Europe et dans le monde, comme en témoigne la relégation de son économie au sixième rang mondial derrière la Chine et la Grande-Bretagne.

« Dans un système à trois puissances, disait Bismarck, il faut être l'une des deux. » Des siècles durant, la France est parvenue à être en Europe « l'une des deux », en compagnie de l'Angleterre d'abord, et de l'Allemagne ensuite. Aujourd'hui, le nouvel équilibre des forces, relayé par l'effet dévastateur du non au référendum constitutionnel qui

a retiré la France du jeu, livre le leadership européen à la Grande-Bretagne par les idées et à l'Allemagne par le poids économique. Ce référendum a joué comme un formidable révélateur photographique. La défaite de 1940 avait dévoilé le véritable état de « la première armée du monde ». Le non à la Constitution a montré la vraie image de la France d'aujourd'hui, bien éloignée des rododromes du pouvoir : un pays fatigué, craintif, conservateur, tétanisé par la peur du chômage. Un pays malade. Malade de l'idée de déclin qui n'est pas une donnée économique objective, mais un état psychologique, un fantasme, qui apparaît dans une société qui voit son économie décrocher par rapport à ses concurrentes et qui a le sentiment d'être abandonnée face à ses problèmes : le syndrome du déclin s'accompagne toujours d'un pouvoir politique faible. Ce qui signifie à l'inverse que la guérison exige un pouvoir créatif et fort capable d'imaginer et de mettre en œuvre les indispensables réformes avec le soutien le plus large possible des citoyens.

L'ambition de ce livre se limite à cela. Apporter une petite pierre à cette indispensable prise de conscience de l'opinion, préalable en démocratie à toute politique de remise à niveau. Se pencher sur les drames du passé, raconter comment les Français des différentes périodes ont sorti le pays du gouffre, est une leçon d'optimisme et une invite à l'action. « On ne modernise pas un pays à partir

de ses échecs, mais en entretenant l'espoir et en démontrant la possibilité du changement à partir de ses succès¹ » écrit Nicolas Baverez dans son dernier ouvrage, en pensant bien sûr au temps présent. Mais pour une nation aussi attachée à son histoire que la nation française, pourquoi les expériences de redressement du passé n'auraient-elles pas non plus un effet salvateur ?

1. Nicolas Baverez, *Que faire ? Agenda 2007*, Perrin, 2006.

I

Charles V, le roi du sursaut français

*« Le roi Charles de France se tenait coi dans
ses chambres et il reconquérait ce que ses prédécesseurs
avaient perdu sur les champs de bataille,
la tête armée et l'épée au poing. »*
Jean Froissard, *Chroniques*

QU'AURAIENT prédit les déclinologues ?
Qu'aurait écrit alors monseigneur Baverez
(au Moyen Âge ce clerc émérite aurait évi-
demment été abbé ou évêque) ? C'est vrai, la France
d'aujourd'hui est endettée, sa croissance est plus que
molle, son poids dans le monde est contesté, mais
que dire de celle du XIV^e siècle ? De cette France de
1360 qui, au lendemain de la bataille de Poitiers et
du traité de Brétigny, a perdu tout ce qui fait alors la

structure d'un État ? Plus de roi, plus d'argent, plus d'armée et presque plus de territoire (le traité, conclu alors que le roi Jean le Bon est prisonnier à Londres, ampute le royaume de plus du tiers de sa superficie). Si aujourd'hui « la France tombe¹ », en 1360, elle est par terre. Récit d'un désastre militaire, d'un effondrement politique, d'une désolation sociale, dont le royaume ne semble jamais devoir se relever.

Trois décennies auront suffi à la toute jeune dynastie des Valois pour disperser le splendide héritage des Capétiens, de Philippe-Auguste, de Louis IX (Saint Louis) ou de Philippe le Bel. « À la royauté politique qui a tant avancé l'unité territoriale et si laborieusement reconstruit une autorité souveraine succède une royauté chevaleresque, aventureuse et sans programme². » En trois batailles qui furent autant de désastres, les Valois ont balayé le souvenir de Château-Gaillard, de Bouvines ou de Saintes. La première défaite, en 1340, est, quoique la moins connue, la plus significative historiquement : c'est la bataille navale de l'Écluse, près de Bruges. La France avait accompli un formidable effort d'armement maritime ; le chantier du Clos des Galées à Rouen travaillait à plein régime ; le roi avait recruté des « capitaines de la mer » hors des frontières, des Génois, des Castillans, un Monégasque même, dont la famille fera beaucoup parler d'elle : Rainier Grimaldi. Depuis

1. Nicolas Baverez, *La France qui tombe*, Perrin, 2003.

2. Joseph Calmette, *Charles V*, Fayard, 1945.

deux ans, ces « amiraux du roi » écument la Manche, s'emparent de Jersey et Guernesey, pillent Portsmouth, Southampton, Plymouth et préparent une réédition de l'expédition de Guillaume le Conquérant. L'Angleterre ne peut laisser faire, et le 24 juin 1340, une bataille navale gigantesque (pour l'époque) s'engage entre deux cents navires français, montés par vingt mille hommes, et deux cent cinquante bâtiments anglais portant quinze mille hommes d'armes. Les forces en présence s'équilibrent mais les erreurs tactiques du commandement français, qui se laisse enfermer dans un bras de mer, font la différence. Le soir, le désastre est total : une trentaine de navires français à peine a échappé à la nasse. « Le Parlement anglais, conscient de cette maîtrise navale et de son importance, salue Édouard III du titre significatif de "roi de la mer". Une grande chose commence : la royauté maritime de l'Angleterre¹. » Le continent est ouvert aux Anglais désormais à l'abri dans leur île. Et pour immortaliser ce premier Trafalgar, Édouard III fait frapper des nobles d'or qui le représentent, l'épée en main, debout sur un navire voguant pavillon déployé. Ce qu'on appellera la guerre de Cent Ans commence mal.

Six ans plus tard, c'est sur terre que l'armée du premier Valois Philippe VI, bien que très supérieure en nombre, se fait tailler en pièces par les

1. *Ibid.*

archers anglais à la fameuse bataille de Crécy. Cet épisode mériterait de figurer dans les cours de l'École militaire comme le contre-exemple de la stratégie. Rarement combat fut mené de façon plus stupide et, à côté de Philippe de Valois, Gamelin, le généralissime de 1940, celui-là même qui affirmait lors de la trouée de Sedan pouvoir enfermer la Wehrmacht dans une « tenaille », fait figure de grand stratège. Les faits en quelques lignes.

Août 1346 : Édouard III et son armée, qui viennent de mettre la Normandie à feu et à sang, remontent vers le nord, serrés de près par les Français. Menacé, après une difficile traversée de la Somme, d'être acculé à la mer, l'Anglais se retranche sur la colline de Crécy, où il échelonne son armée en trois lignes. Lorsque le roi de France arrive, il ordonne sagement à ses troupes de s'arrêter et de se reposer jusqu'au lendemain. Mais il n'est pas obéi. Le chroniqueur Froissart : « Ceux qui étaient les premiers s'arrêtèrent mais les derniers point et chevauchaient tout en avant [...]. Ainsi par grand orgueil fut démenée cette chose car chacun voulait dépasser son compagnon¹. » C'est pour les archers anglais un jeu d'enfant de cribler d'une pluie de flèches, si drue « que ce semblait neige » la première ligne française – les arbalétriers génois – lesquels, en se repliant, se heurtent aux chevaliers français qui les massacrent pour se

1. Jean Froissart, *Chroniques*, Klincksieck, 1966.

frayer un chemin vers les lignes anglaises. « Tuez toute cette rebandaille, ordonne Philippe VI, ils nous encombrent et tiennent la voie sans raison. » Les Anglais profitent de cette pagaille pour anéantir l'armée française. En fuite, Philippe de Valois va frapper à la porte, ou plutôt implorer devant le pont-levis d'un château de campagne : « Ouvrez, ouvrez, châtelain, c'est l'infortuné roi de France. »

Tel père, tel fils. Dix ans exactement après Crécy, Jean II dit Jean le Bon conduit lui aussi son armée à un désastre complet dans les environs de Poitiers. Comme son père, Jean le Bon est à la poursuite de l'armée anglaise qui ravage l'ouest de la France en une de ces sinistres chevauchées qui consiste à piller, « arder et brûler » le pays. L'année précédente, le Prince Noir, fils aîné du roi d'Angleterre, a ravagé le Midi, de la Guyenne à la Méditerranée, ramenant à Bordeaux cinq mille chariots contenant le butin qui devait permettre à l'atelier monétaire de la ville de frapper en masse léopards d'or et gros d'argent. Comme l'observe l'historien du Moyen Âge Jean Favier, « cette frappe n'est pas seulement la réponse à une nécessité économique : c'est un geste politique. Le léopard n'a jamais été aquitain : tout l'Occident sait qu'il figure sur les armes d'Angleterre comme sur celles de Normandie. Le Prince Noir met la marque de l'Angleterre sur la vieille Aquitaine¹ ».

1. Jean Favier, *La Guerre de Cent Ans*, Fayard, 1980.

Comme à Crécy, l'armée française est largement supérieure en nombre, plus de cinq fois, semble-t-il. Mais, comme à Crécy, c'est l'adversaire qui choisit le champ de bataille, se retranchant sur une colline plantée de vignes et bordée d'une haie d'épines quasi infranchissable pour les chevaux. Comme à Crécy encore, les chevaliers français qui finissent par combattre à pied, empêtrés dans leur lourde armure, sont décimés par les traits des archers anglais. Comme à Crécy enfin, le désastre est total, pire même puisque cette fois le roi est fait prisonnier et emmené à Londres où il restera quatre ans captif. Lié par un code de chevalerie qu'il avait lui-même instauré et qui lui interdisait de reculer de plus de quatre arpents, Jean le Bon joue le sort du royaume en se laissant capturer au lieu de rompre pour mieux contre-attaquer. La nation anglaise, en revanche, fait preuve de cet implacable réalisme qui fera sa fortune. Rien de moins chevaleresque que ces raids à travers le pays au cours desquels la soldatesque pille, viole et tue. Rien de moins chevaleresque mais rien de plus moderne que l'organisation de l'armée reposant sur des manants recrutés lors de véritables conseils de révision et dotés d'armes à la fois légères et redoutables. Selon le chroniqueur italien Villani, l'arc anglais en bois d'if tire trois flèches quand l'arbalète française lourde et difficile à manier ne lance qu'un « carreau ». La France est déjà en retard d'une guerre.

Table des matières

Introduction	9
I. CHARLES V, le roi du sursaut français	15
Les cavaliers de l'Apocalypse.....	21
La France à l'écart de la mondialisation	24
Le plan Oresme	27
La reconquête du territoire	34
II. HENRI IV ET SULLY : une relance à quatre mains.....	37
« Une guerre étrangère est un mal bien plus doux que la civile »	41
« Non la France mais le cadavre de la France »	50
Une banqueroute camouflée	58
Les idées économiques de Sully	65
Amnistie fiscale	68
Labourage et pâturage.....	73
Une politique de grands travaux.....	80
Henri l'industriel	83
Le départ de l'hégémonie française	86
III. Le patriotisme économique de COLBERT	91
L'inépuisable inventivité fiscale.....	97
L'enfance d'un chef	101
Les horreurs d'une guerre civile si mondaine.....	109
Les contre-effets de la Fronde.....	116
Les finances d'abord	119
Colbert la rigueur	122
Le mercantilisme absolu.....	125
Le temps des manufactures.....	130
Le syndrome hollandais	134
Les moines au travail	139

LE PHÉNIX FRANÇAIS

IV. BONAPARTE : la réforme au pas de charge.....	143
Une dévaluation de 99,966 %	146
Une banqueroute des deux tiers	152
Une société dépravée et cynique.....	156
La légitimité économique d'un coup d'État	162
La dictature des finances.....	165
Réformes de structures.....	168
Le test de Marengo.....	175
1802 : l'année heureuse	180
V. THIERS la rigueur	185
Les Français sous le choc de la défaite.....	189
La facture de la première guerre moderne	193
Alsace-Lorraine, la déchirure.....	200
Une rançon de cinq milliards	206
« Le libérateur du territoire, le voilà ! »	211
Une dette, à l'époque, cela se rembourse.....	217
À l'opposé de l'État-maman	221
Une reprise que Bismarck jalouse.....	226
VI. CHARLES DE GAULLE : la faillite ou le miracle.....	231
« La faillite, nous voilà ! ».....	237
La République de l'inflation.	243
Le suicide d'une République.....	248
Le triple contrat avec les Français.....	255
L'opération de la dernière chance.....	262
La dynamique du succès.....	269
Conclusion : Six leçons particulières.....	275
Charles V ou la priorité aux finances	276
Henri IV et l'identité de la France	278
Colbert ou l'État moteur	280
Bonaparte ou la réforme à la hussarde.....	282
Thiers et le défi extérieur.....	284
De Gaulle et la stabilité des institutions	286